

Depuis sept ans, Stéphane Breton filme sa vie avec les Walanis

Lettres d'amour en Papouasie

Cet ethnologue, qui refuse de faire du reportage, voulait filmer les Papous "comme on regarde la femme qu'on aime". Il a donc pris son temps, s'est initié à leur langue...

Et est devenu un membre de la famille.

Les Papous, c'est exotique. La télé adore l'exotisme. La télé raffole donc des Papous. Mais comment filmer l'exotisme ? Comment regarder l'Autre, celui dont les références culturelles nous sont étrangères ? Certains, comme Nicolas Hulot, traitent les Papous au mieux comme une plante ou un animal, au pire comme des éléments de décor (1). D'autres, comme Stéphane Peyron (2), établissent un contact sincère mais superficiel. Les hommes qu'il filme demeurent en représentation et la spectaculaire carte postale qu'il nous envoie est trop parfaite, trop lisse, trop descriptive. Et puis, il y a Stéphane Breton. Qui dit : « *Quand on filme les gens, il faut les regarder comme on regarderait la femme qu'on aime.* » Son film s'intitule *Eux et moi*, et c'est exactement le sujet : filmer les Papous par le biais des rapports qu'il a avec eux.

Ethnologue, enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales, la quarantaine, Stéphane Breton crapahute depuis près de vingt ans sur le territoire tourmenté de la Nouvelle-Guinée. Il a rencontré et étudié (3) les tribus côtières ou des hautes terres, celles de la partie indonésienne de l'île (l'Irian Jaya) ou de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Mais il a choisi de s'installer chez les Walanis, en Papouasie occidentale. Notamment parce

que ce village particulièrement isolé dans la montagne n'avait pratiquement jamais été en contact avec la « civilisation » et que la langue pratiquée par les habitants était inconnue (à elle seule, la Nouvelle-Guinée compte 20 % de toutes les langues parlées dans le monde). C'était il y a sept ans. Depuis, Stéphane Breton retourne régulièrement passer quelques mois – voire un an – chez son « *vieil ami* » Dingimbaina, son « *fil*s » Esau et chez Obapue, devenu son « *vieux père* ». Il a appris leurs mots et leur grammaire et a construit à l'écart du village sa cabane en bois à l'occidentale.

Son film, qu'il a tourné seul, c'est l'histoire très concrète de ses relations avec eux, au jour le jour. « *J'ai compris que tout le côté raté et déplaisant de nos relations, leurs petites arnaques quand ils tentent de me faire payer plus qu'elle ne vaut leur monnaie de coquillage, mon rôle d'épicier quand je leur vends de l'huile, nos gênes, nos hontes, nos incompréhensions, tout ça était intéressant. Et à partir du moment où j'ai accordé de l'attention à tout ce qui me blessait, à tout ce qui allait contre mon rêve romantique de fusion avec eux, à toutes ces choses que je ne regardais pas avant parce que je ne voulais pas les voir, je me suis aperçu qu'il y avait un film.* »

Mais tout ce qui est intéressant ne donne pas toujours un bon film, Stéphane Breton en a fait l'expérience avec *Un dieu au bord de la route*, son premier et précédent documentaire tourné au Nigeria. « *Ce film était un peu raté. D'abord parce que j'avais réalisé des interviews comme à la télé, avec les personnes figées dans leur discours et leurs attitudes, et ça, ça tue l'amour. Ensuite, parce que ce film n'était le point de vue de personne. En Nouvelle-Guinée, comme je suis partie prenante dans l'histoire dont je souhaite parler, mon point de vue, c'est : la caméra est mon œil. C'est une caméra subjective. Ce qui lui arrive, c'est ce qui m'arrive. Quand les gens me parlent, ils me regardent droit dans les yeux. Mais moi, on ne me voit pas, donc ils parlent à tout le monde.* » Et le téléspectateur se sent terriblement concerné par ces simples conversations



Télérama

24 octobre 2001

de voisinage, où l'on rend visite à l'autre pour voir où il en est dans la construction de sa maison ; ces affaires de marchandages, où peu à peu les Papous livrent leurs « secrets » sur la valeur des différents coquillages qui permettent d'acheter les femmes (Stéphane Breton veut participer à « l'achat » de la future épouse de son « fils » Esau)... Ici, caméra ou pas, l'échange entre les interlocuteurs aurait eu lieu. La parole préexiste à la caméra, ce n'est pas la caméra qui la suscite.

L'ethnologue cinéaste, avec sa DV numérique qui bouge au rythme de sa respiration, capte ainsi des scènes et des mots qui relèvent du documentaire « moral » et de ce que le réalisateur appelle la « comédie » humaine, en référence non pas à Balzac mais à Molière : « *Comédie* est à prendre au sens du XVII^e siècle, et *moral* au sens noble, c'est-à-dire au sens où existe un rapport entre deux personnes, et que ce rapport n'est pas de domination, d'ignorance, ou de

manipulation. Ça veut dire qu'il y a échange, que celui qui regarde s'est aussi mis à nu. Filmer une personne, ce n'est pas comme filmer une libellule. Une personne, ça vous regarde. »

Dingimbaïna, Obapue, Esau ou Taïmbuga connaissent les faiblesses, les colères, l'humour ou le manque d'humour de Stéphane Breton. Ils l'ont observé comme lui les observe. Et s'il a pu après toutes ces années les filmer avec une telle intimité, c'est aussi parce que sa place à leurs côtés a du sens et qu'à leurs yeux sa position est légitimée. Mais que dire du reporter qui débarque de nulle part avec sa caméra, chez les Papous ou ailleurs ? Pour justifier sa présence, il invoque le droit à l'information, le devoir de montrer. « Sa place a du sens pour les gens qui regardent la télé, précise Stéphane Breton, mais pas pour ceux qu'il filme. Ce n'est pas qu'il soit méchant, c'est qu'il n'a pas le temps. La télé est fabriquée de telle sorte que la relation →

« Je peux filmer deux personnes qui sont assises et qui regardent les nuages pendant un quart d'heure. Il passe un tas de choses dans leurs yeux, sur leurs visages. »
Stéphane Breton.





Dingimbaina coiffé
du chapeau de
Stéphane Breton.
Les Papous
connaissent
les faiblesses
de l'ethnologue.
Ils l'ont observé
comme lui les
observe.

lui – car Stéphane Breton ne s'épargne pas –, dans leurs ambiguïtés, leurs attitudes et leurs contradictions.

Pour approcher ainsi le quotidien et l'âme des gens, le temps est le plus sûr des alliés. Prendre le temps de saisir le temps, mais aussi parvenir à le restituer. « *Le temps de l'Autre est une dimension que l'on ne voit jamais dans les reportages ou dans les actualités télé, c'est la première chose qui disparaît, explique Stéphane Breton. Ce qui reste, c'est le temps de celui qui regarde, pas le temps de celui qui est regardé. Or, c'est important aussi de rendre compte du temps. En particulier en Nouvelle-Guinée. Les Papous travaillent peu parce qu'ils n'ont pas envie que le travail leur coûte plus de temps que le temps qui coule. Donc, si on veut parler de la couleur de la vie de ces gens-là, il faut parler du temps, et le montrer. Ça veut dire accepter parfois qu'il y ait sur une longue durée des événements imperceptibles qui se produisent à l'écran, et que l'on frise ce qu'un téléspectateur normal appellerait l'ennui. Je peux filmer deux personnes qui sont assises et qui regardent les nuages pendant un quart d'heure. Je ne m'ennuie pas, il se passe tout un tas de choses dans leurs yeux, sur leurs visages. Moi, c'est quand on me parle d'ennui que je commence à être intéressé, parce que je sais que je vais découvrir des petites merveilles.* »

Le temps, la connaissance des lieux, celle des gens, de la langue, Stéphane Breton a réuni tous les atouts pour réaliser un bon documentaire. « *Pour autant, reconnaît-il, des réalisateurs tournent des documentaires magnifiques sans rien savoir au préalable de la région où ils se trouvent. Seulement, ils ont un point de vue, une éthique, et ce sont des artistes. Johan Van der Keuken, le grand cinéaste néerlandais, a réalisé un film brillant sur l'Inde, sans connaître ni le pays ni la langue. Son propos est très pur et il a remarquablement perçu les choses. Il n'est donc pas question de dire que seuls ceux qui connaissent parfaitement un endroit ont le droit d'en parler.* » ●

Cécile Maveyraud

Photos : Stéphane Breton

(1) Ushuaïa du 27 décembre 2000.

(2) Dans la nature... du 25 décembre 1999.

(3) Ouvrages disponibles de Stéphane Breton : *Les Fleuves immobiles*, récit de voyage paru en 1991 (Calmann-Lévy, 187 p., 89 F), et *La Masquerade des sexes : fétichisme, inversion et travestissement rituels*, essai paru en 1989 (Calmann-Lévy, 297 p. 138 F).

→ avec ceux qui sont regardés n'entre pas en ligne de compte. » A des degrés divers, c'est ce qui se passe avec Nicolas Hulot ou Stéphane Peyron, dans leurs émissions respectives.

Regarder les Papous, leur parler, ne pas poser de questions frontales. Laisser venir les discussions et ne pas induire les comportements. A travers toutes ses conversations, ses échanges, Stéphane Breton a ainsi capté du savoir. De fait, *Eux et moi* ne donne pas dans le genre donneur de leçons en direct du Collège de France. Plutôt que de décliner savamment que tel coquillage coûte tant et permet d'acheter la mâchoire de la future mariée alors que tel autre, moins cher, permet d'acquérir le cœur, il préfère nous le faire découvrir en même temps que lui, au cours de ses conversations. Et si, dans *Eux et moi*, on n'apprend rien sur le nombre d'habitants de la vallée ou sur la manière de cuire le cochon, on comprend le système d'échange des Papous et on se régale de découvrir des hommes, eux et



A voir

***Eux et moi*,
de Stéphane Breton,
lundi 29, 16.10,
Arte câble/satellite.**

Télérama

24 octobre 2001